

La bande à Magritte

PAR JEAN DAIVE

Dans cette chronique mensuelle, Jean Daive, encyclopédiste, reporter et photographe, s'emploiera à lire tous les livres, à mener l'enquête et à cadrer l'instant.

LOUIS SCUTENAIRE

AVEC MAGRITTE

L'Atelier contemporain, « Studiolo », 2021, 220 p., 8,50 €

RENÉ MAGRITTE

ÉCRITS COMPLETS

Édition établie et annotée d'André Blavier
Flammarion, 2016 (édition originale, 1979), 768 p., 30 €

MICHEL FOUCAULT

CECI N'EST PAS UNE PIPE

Fata Morgana, 2010 (édition originale, 1973), 64 p., 15 €

Solitude à Bruxelles. C'est ce que je pense dans l'enfance à la lecture de Rimbaud qui y publie *Une saison en enfer*; à la lecture de Lautréamont lorsque je découvre *Les Chants de Maldoror*, édités à Bruxelles, ou de Stéphane Mallarmé qui va y lire son hommage à Villiers de l'Isle-Adam, à la lecture de Victor Hugo, qui s'y exile, ou de Charles Baudelaire « en passant considérable ».

Avec Magritte de Louis Scutenaire m'introduit dans la même crainte. Solitude à Bruxelles quand le jeune peintre s'installe dans une métropole aujourd'hui capitale européenne. René Magritte y arrive au moment où va souffler l'esprit du surréalisme avec la publication en 1924 du premier *Manifeste* d'André Breton qui gagne aussitôt toute l'Europe. Les affinités électives s'organisent au hasard des rencontres : elles constituent la bande à Magritte vraiment active, le plus souvent subversive jusqu'à la fin, à la mort de René Magritte en 1967 et même au-delà. Le surréalisme chez René Magritte est l'étincelle. J'insiste : le surréalisme n'est que l'étincelle.

Tout commence avec quatre souvenirs

Trois souvenirs d'enfance et un souvenir d'adolescence ne cessent d'accompagner le peintre durant toute une vie de questionnement. Le plus ancien est celui d'une caisse posée près de son berceau. L'objet impose son mystère, donc son étrangeté. Le deuxième souvenir est celui d'un ballon de navigation échoué sur le toit d'une maison voisine. L'enveloppe est dégonflée (elle annonce les montres molles de Salvador Dali et plus tard les matières molles chez Claes Oldenburg ou Sol LeWitt) et l'accoutrement des aérostiers à la recherche du ballon se trouve sans corps, comme dégonflé : ils sont vêtus de cuir et portent des casquettes à oreillettes, ils produisent durablement une violente incompréhension. Le troisième souvenir enfantin est évoqué au cours d'une conférence en 1938 : « Dans mon enfance, j'aimais jouer avec une

petite fille, dans le vieux cimetière désaffecté d'une petite ville de province. Nous visitons les caveaux souterrains dont nous pouvions soulever les lourdes portes de fer et nous remontions à la lumière où un artiste peintre, venu de la capitale, peignait. [...] L'art de peindre me paraissait alors vaguement magique et le peintre doué de pouvoirs supérieurs. » L'invitation à peindre est lancée. Le quatrième souvenir se situe à la suite du suicide de sa mère, qui se noie dans la Sambre. Elle est repêchée « le visage couvert d'une chemise de nuit ».

René Magritte, né en 1898 à Lessines, s'installe à Bruxelles. Il a 18 ans. Il a naturellement l'esprit dada ou d'escalier qui s'attaque au langage. Il possède déjà quelques techniques de l'art de dessiner. Il tente de peindre des images non conformistes, des images publicitaires, inspirées de *Fantômas*, personnage populaire aux exploits fantastiques, héros maléfique sans identité, criminel absolu, admiré pour ses forfaits. Il incarne un mystérieux défi lancé à l'ordre établi et à toute logique. 1925. Les ressorts vont pouvoir agir.

Une cour autour d'un artiste ou d'un écrivain est un cercle magique – indestructible

J'ai observé le mécanisme de cour autour d'un atelier et son pouvoir médiatique tant à Paris qu'à New York. À Paris avec Aimé Maeght et Jacques Dupin, qui est responsable pour la galerie et pour la Fondation Joan Miró, Marc Chagall, Alexander Calder, Alberto Giacometti, Antoni Tàpies, Valerio Adami... À New York avec Leo Castelli et John Ashbery. Leo Castelli expose Andy Warhol, Jasper Johns, Robert Rauschenberg, Claes Oldenburg, Dan Flavin, Cy Twombly... Avec John Ashbery, poète reconnu et critique d'art respecté sinon craint, nous faisons ensemble les vernissages du vendredi soir et nous nous déplaçons dans Chelsea et Soho d'une galerie à l'autre, un verre de Burgundy à la main. Jusqu'à ma rencontre avec Denise Green : elle expose chez Max Protetch des



© René Magritte

Georgette est en maillot de bain. Elle pose dans la salle à manger. Elle est le modèle. Car le corps est un objet. Les pieds presque nus. Elle regarde le peintre. Le peintre regarde le pinceau. L'artiste peint en charentaises. La conjugalité est au service de la subversion.

« traps » (planches en équilibre sur un bout de bois dans l'attente d'une victime). John Ashbery, très à l'aise, admire, commente « les pièges ». Denise Green demande ce que je fais à Manhattan. « Je cherche Robert Rauschenberg » est ma réponse. « Ah ! soupire-t-elle, il n'est plus à New York. Ma meilleure amie, Susan Lewis, est sa secrétaire. Venez avec moi demain prendre le thé. Vous visiterez l'orphelinat en toute liberté. » Et les libertés, je les ai prises. Au premier étage, je découvre les bureaux de ses assistants et le sien, sur lequel il a regroupé avec minutie les cartons d'invitation de Marcel Duchamp avec mot personnel et de René Magritte, également avec mot personnel. Je comprends aussitôt qu'un dénominateur commun relie les trois artistes : l'esprit dada.

John Ashbery m'aide à connaître le monde de l'art et trois artistes – Jaspers Johns, Robert Rauschenberg et Andy Warhol, c'est-à-dire trois fonctionnements contradictoires et presque complémentaires. Jaspers Johns, après une première rencontre furtive, devient très vite inatteignable. Pour lui, la cour est un véritable étai. Andy Warhol active la Factory – même par l'absence – avec le monde du cinéma, de la mode, de l'argent, des stars, des paradis artificiels. Robert Rauschenberg anime un orphelinat qu'il quitte pour s'installer à Captiva Island dans le golfe du Mexique. L'orphelinat fonctionne comme principe réparateur. Robert Rauschenberg est le réparateur. Il répare les âmes. Il répare les énergies. Il répare les laissés-pour-compte, les bras cassés, les êtres en dérèglement. Warhol suscite la dépense. La dépense des forces. Cette effervescence inouïe reconnaîtra vite le génie insolite sinon la discrétion de René Magritte en la personne de Harry Torczyner, avocat international, riche collectionneur, auteur du *Catalogue raisonné* de René Magritte, très introduit auprès des galeristes les plus influents, comme Sidney Janis ou Alexandre Iolas – celui-ci a une galerie à Paris, boulevard Saint-Germain, où j'ai vu exposées les sculptures de René Magritte, entre autres – *La Folie des grandeurs*, *Le Thérapeute* et *Madame Récamier*.

Comment se constitue la bande à Magritte ?

René Magritte se résout à s'inscrire à l'Académie des beaux-arts. Il lit Baudelaire, Lautréamont, qu'il illustre, Edgar Allan Poe. Il affronte les énigmes de la poésie. Il rencontre Georgette en promenade dans le Jardin botanique. Ils se marient en 1922. Elle devient son unique modèle, qu'il a en permanence sous les yeux dans la maison puisque la tradition des pays du Nord impose au peintre de travailler dans la salle à manger. Le hasard des rencontres commence. E. L. T. Mesens, poète et galeriste à Londres, et Marcel Lecomte, écrivain lié à Dada. C'est Marcel Lecomte qui lui montre un tableau de Giorgio de Chirico intitulé *Le Chant d'amour*. « Ce fut, écrit-il, un des moments les plus émouvants de ma vie : mes yeux ont vu la pensée pour la première fois. » Il rencontre Paul Nougé, qui introduit Louis Scutenaire auprès de lui. Louis Scutenaire écrit dans *Mes inscriptions* (1945) une formule qui résume le talent de René Magritte : « Pour s'évader, il s'est servi de sa prison. » Magritte lit inlassablement les philosophes, Hegel, Husserl, Nietzsche, Platon, Foucault. La bande est, au combat, parfaitement opératoire. Ce que raconte remarquablement (c'est-à-dire au détail près) Louis Scutenaire dans son livre *Avec Magritte*, qui réunit tous les textes dispersés dans les revues et catalogues, en préfaces ou présentations durant plus de cinquante ans. D'abord ils paraissent en 1977 chez Lebeer-Hossmann et aujourd'hui à l'Atelier contemporain au format de poche.

Qui est Louis Scutenaire ?

« Né en Picardie. » Il l'affirme, à Ollignies, en 1898. Il est donc Picard, ce qui veut dire « piocheur », d'où l'expression « tête de pioche ». Et ces mêmes têtes de pioche sont vainqueurs à la bataille de Bouvines en 1214 : victoire qui change le cours de l'histoire. Il a donc une âme picaresque, ce qui veut dire raconter des histoires pour contester l'ordre social établi. Il parle picard. Et le picard est une des racines de la langue française qu'il revendique. Le picard appartient à la langue des origines. La langue picarde et le parler picard sont selon lui « mère et père du patois et du jargon français ». Première chose.

Deuxième chose. Son œuvre s'inscrit sous un seul titre : *Mes inscriptions*. *Mes inscriptions I, II, III, IV, V* (1948-1990). En hommage, dit-il, à Restif de La Bretonne. *Mes inscriptions* accumulent aphorismes, historiettes, événements, situations, impressions, conversations lui venant à l'esprit (picard). Monumental patchwork, journal subversif qu'il mène pendant quarante ans. Pas d'écart entre la vie et l'écriture, entre la vie et la poésie. De bout en bout. C'est une éloquence éruptive et jaculatoire. *Avec Magritte* est un livre inestimable, en portraits diffractés, interrompus, repris, développés, abrégés. Tout est pris sur le vif depuis l'intimité,

depuis les silences, depuis le monde mental dont il livre quelques entrées. Ressemblance, semblance, similitude, apparence, le visible et l'invisible. Le vrai-faux. La vérité-mensonge. La sincérité-insincérité. En fait il y a deux personnages qui racontent simultanément deux Je. Le Je de Louis Scutenaire, à la narration décousue, voire dada. Et le Je de René Magritte, ce qu'il dit, ce qu'il révèle, ce qu'il découvre en parlant de lui et ce que Louis Scutenaire entend, perçoit. Le lecteur passe en permanence d'un Je à l'autre sans rien qui permette de savoir qui parle – ni italique ni guillemets. C'est toujours l'inquiétante étrangeté.

Troisième chose. Il y a un monde Magritte, il y a une tribu Magritte. Je m'explique. Le père est un esprit réfractaire, un caractère hors norme. Sa vie rappelle celle de son fils René, et son fils René ressemble à ses deux frères et les trois frères ensemble ont à affronter une tante – sœur de leur père. Cette tante est presque issue par sa truculence énorme de la « génialité picarde ». Louis Scutenaire admire cette tante alors que son meilleur ami en a une peur bleue – il lui consacre tout un paragraphe. Car les peurs ne peuvent être comprises que par ceux qui parlent une langue souterraine. Le monde de Magritte est celui des images souterraines dans leur rapport le plus secret.

Cette dame donc, en bonne Magritte, a des bizarreries d'esprit et de langue : elles amusent et désarment. Magritte ne veut pas entendre parler de « mauvaises gens, mauvais œil, sorcières et jeteuses de sorts ». Il résiste alors que Louis Scutenaire cède au plaisir de transcrire : « Cornard, cornard ! Je t'en conjure, par les grands dieux vivants tu ne peux approcher ma maison que dix pas en avant et dix pas en arrière, sans avoir compté les cailloux cornus, les grains de sable dans la mer, les plumes d'un coq et les gouttes d'eau dans la rivière. » Tel est résumé l'esprit de la famille Magritte et de la bande à Magritte.

Ceci n'est pas une pipe

En 1966 paraît le livre de Michel Foucault *Les mots et les choses* où, dès les premières pages, le philosophe jongle brillamment avec les termes de semblance, ressemblance, apparence pour analyser *Les Ménines* de Vélasquez. René Magritte lui adresse une lettre : « [...] Les petits pois ont entre eux des rapports de similitude, à la fois visibles (leur couleur, leur forme, leur dimension) et invisibles (leur nature, leur saveur, leur pesanteur). Il en est de même du faux et de l'authentique, etc. Les "choses" n'ont pas entre elles de ressemblance, elles ont ou n'ont pas des similitudes. » Magritte meurt en 1967. En 1973 Michel Foucault publie *Ceci n'est pas une pipe*. Le tableau de 1929 représente une pipe sous laquelle le peintre a écrit : « Ceci n'est pas une pipe. » Étonnement tout d'abord local. Les réponses,

désormais célèbres, se trouvent dans le livre de Louis Scutenaire : « *Aucun homme ne peut fumer une pipe peinte* » ou encore : « *Ceci est la représentation de la représentation d'une pipe qui dit donc que ceci n'est pas une pipe.* » Bizarrement, toute la planète s'émerveille. Un esprit raffiné comme Michel Foucault s'étonne devant une image aussi risquée. Elle défie même le raffinement.

Quel est le rôle d'une bande ?

De façon permanente, vérifier ce que parler veut dire afin de rendre manifeste la réalité. Il ne s'agit pas pour René Magritte d'aboutir à la représentation abstraite du monde, dans la mesure où celle-ci caractérise le monde réel. Il s'agit de désaccorder de manière efficace les objets entre eux pour mettre en cause le monde réel et dépasser le plan des images. Ne pas introduire un objet seul, mais tous ses détails apparents. D'où une singulière représentation objective qui relève d'un style universel, c'est-à-dire de l'inattendu ou de l'audace. « *Je sentais que le monde, que la vie pouvait être transformée et répondre davantage à la pensée, aux sentiments.* »

Un objet rencontre son image. Un objet rencontre son nom. C'est Magritte qui énonce. C'est aussi la bande à Magritte qui théorise. Elle joue le rôle du philosophe inconnu. Parfois le nom d'un objet tient lieu d'une image. Un mot prend la place d'un objet dans la réalité. Une image prend la place d'un mot dans une proposition. Dans un tableau les mots sont de la même substance que les images. Penser les mots, penser les objets. Créer entre les mots et les objets de nouveaux rapports. La bande à Magritte tient aux mots justes. Elle s'intéresse plus encore au sens des mots. Elle s'oblige à s'en donner les moyens : tracts, manifestes, création de revues, expositions avec catalogues, pamphlets, réunions fortuites ou volontaires et rencontres de hasard dans la rue. L'un visitant l'autre, les uns et les autres, tous voisins, sont acteurs et témoins, invités à chercher des titres de tableaux. L'un régularise les outrances de l'autre, les inconvenances de l'autre, les outrecuidances, les excès, le sensationnel de l'autre. C'est d'ailleurs souvent les épouses qui veillent, comme Georgette Magritte ou Irène Hamoir-Scutenaire. Deux femmes redoutablement critiques. Elles neutralisent les bouffées délirantes, souvent scatologiques. Néanmoins solitude à Bruxelles. La bande agit, manifeste. La critique tire à boulets rouges. Magritte rappelle à Scutenaire que *L'Angélu*s de Millet fait scandale parce que le peintre représente les paysans en êtres réels. *Un bar aux Folies Bergère* de Manet fait scandale parce que le peintre représente une femme coupée en deux morceaux : le haut visible, le bas caché derrière le comptoir. Les malentendus sont infinis tant à Paris qu'à Bruxelles. L'art a une corporation et Magritte rompt, dit-il, avec cette bonne blague. Louis Scutenaire s'en souvient. **Q**